

Le cimetière de Vaufleury à Laval : un musée d'art funéraire à ciel ouvert

par Stéphane HILAND

Résumé

Premier cimetière contemporain de Laval, la prairie de la Guettière est abandonnée en 1887 au profit d'un site présentant une position plus avantageuse : Vaufleury. D'une surface de 7,5 ha, la nouvelle nécropole présente un plan régulier aux allées orthogonales, dont le dessin est conçu par l'architecte Léopold Ridet. Le tombeau de ce dernier occupe d'ailleurs la place d'honneur à l'entrée du cimetière qui abrite aujourd'hui 12 000 sépultures. Parmi celles-ci on compte nombre de personnalités locales issues de la société civile ou militaire, ainsi que des formes de tombeaux remarquables attestant du dynamisme de l'art funéraire dans la seconde moitié du 19^e siècle.

Mots-clé

cimetière - sépulture - tombe - stèle - chapelle funéraire - gisant - néo-classique - néo-gothique - Laval - Vaufleury - Guettière - Ridet

Rien ne paraît plus évocateur du développement démographique connu par une communauté humaine que l'accroissement de la taille des espaces dévolus à recevoir les sépultures de ses morts. De fait, la ville de Laval qui, à partir du Second Empire, devient le centre de vie de près de 30 000 habitants (contre 15 000 au début du 19^e siècle), doit engager une réflexion quant à l'aménagement d'un nouveau cimetière. En effet, la prairie de la Guettière, ouverte aux inhumations en 1807, se trouve rapidement saturée (fig. 1). Par ailleurs, l'immédiate proximité de ce site avec le quartier de la Gare ainsi que la nature argileuse du terrain ne favorisant pas la décomposition rapide des corps poussent le maire Aimé Billion à prendre des mesures draconiennes. En vertu de préoccupations hygiénistes, il fait voter lors du conseil municipal du 15 novembre 1881 la création du cimetière de Vaufleury situé le long de la route de Paris à 1 358 mètres de l'hôtel de ville. Confiée à l'architecte Léopold Ridet, la mise en œuvre de cette nécropole moderne devient dès lors l'occasion de développer à ciel ouvert un véritable musée d'art funéraire.

Vaufleury, la « ville des morts »

Occupant les hauteurs du lieu dit Vaufleury, le nouveau cimetière va se développer sur une superficie de 7,5 ha. Adoptant la forme régulière d'un quadrilatère, l'espace funéraire est délimité par de hauts murs en cachant volontairement la vue aux voyageurs circulant sur les routes de Paris et du Mans. De plus, cette volonté de marquer la séparation du monde des morts et celui des vivants se reflète également dans l'aménagement d'espaces verts servant de zone tampon entre la ville et sa nécropole. L'accès principal rue de Paris se voit ainsi doté d'essences exotiques au caractère hautement symbolique : appartenant à la famille des conifères au feuillage persistant, le séquoia, arbre importé du continent américain, est réputé pour pouvoir vivre près de 1 000 ans, soit une éternité à échelle de la vie humaine.



Fig. 1 - Le cimetière de la Guettière vu par Desille.

La symbolique de cette référence va également marquer profondément l'architecture des lieux. Léopold Ridel en fait le centre de sa composition dès l'entrée de la nécropole. Entre deux pavillons destinés à recevoir le logement du gardien et les bureaux du cimetière, l'architecte prend soin de disposer, de part et d'autre du portail, d'imposants piédroits dont le sommet s'orne de torchères (fig. 2). Référence à la culture antique et notamment au feu sacré qui brûlait perpétuellement dans le temple de Vesta à Rome, cet élément d'ornementation rappelle la vocation pérenne du site bâti sur le concept d'une ville éternelle. Adoptant un plan hippodamien digne du plus pur urbanisme antique, Vaufleury se dote de deux avenues principales perpendiculaires et d'un réseau d'allées secondaires délimitant huit carrés compartimentés eux mêmes en quatre quartiers. Aujourd'hui, 12 000 sépultures abritant plus de 66 000 corps occupent l'espace ainsi aménagé par les volontés de Ridel et achèvent de donner au cimetière l'aspect d'une cité funéraire densément peuplée.

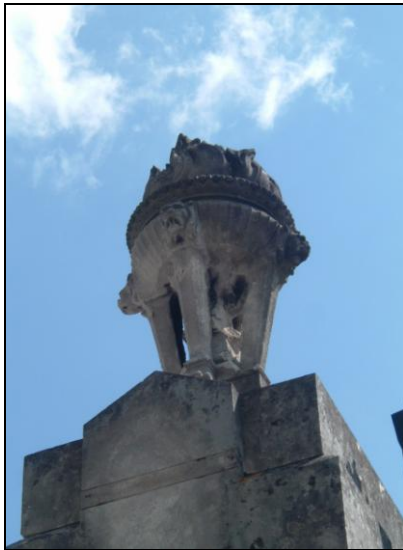


Fig. 2 - Sculpture représentant une torchère ornant le portail du cimetière de Vaufleury.



Fig. 3 - Stèle funéraire de la famille Ridel.

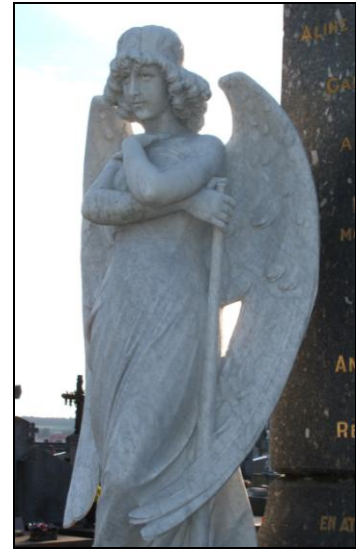


Fig. 4 - Ange musicien veillant sur le caveau de la famille Bordeaux-Le Pecq.

Vaufleury et l'hommage aux personnages illustres

Cité des morts, Vaufleury s'affiche également, de par son ordonnancement général, comme un reflet de la société des vivants. Dès son ouverture aux inhumations le 1^{er} février 1887, les emplacements les plus en vue, notamment le long de l'allée principale, font l'objet de l'attention des Lavallois les plus fortunés décidés à marquer leur rang social jusque dans le trépas. Ainsi, Léopold Ridel, lui-même, se réserve-t-il la place d'honneur à l'entrée du cimetière. Son caveau de famille est surmonté d'une imposante stèle en calcaire qui reçoit un élégant décor sculpté par Allard, habituel collaborateur du défunt architecte. On y perçoit la silhouette drapée d'une femme en chagrin au-dessus de laquelle trône une coquille, symbolisant la renaissance (fig. 3).

Au plus près du centre de la nécropole marqué par une imposante colonne soutenant une croix de Malte, un autre tombeau attire l'attention du visiteur de par son décor appelant réflexion sur le thème de la résurrection. Adoptant un caractère religieux plus traditionnel, cette sépulture est gardée par une remarquable sculpture en marbre blanc qui prend les traits d'un ange musicien semblant patienter dans l'attente du jugement dernier (fig. 4). La stèle qui accompagne le monument porte les noms de Bernard Le Pecq, aviateur et résistant mort en 1943, et de sa sœur Andrée Bordeaux-Le Pecq, artiste et mécène dont l'action a conduit à la création du musée d'art naïf de Laval en 1967.

L'art naïf est d'ailleurs à l'honneur en ces lieux dévolus à la mémoire des grands noms et sommités locales. Si le Douanier Rousseau n'y est pas inhumé (le célèbre peintre repose depuis 1947 dans le jardin public de la Perrine), son œuvre s'y trouve néanmoins célébrée par le biais de la curieuse tombe de Jean-Pierre Bouvet. Premier conservateur du musée d'art naïf, décédé prématurément en 1976, ce dernier a souhaité se démarquer des modèles stéréotypés des tombeaux aux types impersonnels pour orner sa dernière demeure. Ayant dessiné de son vivant les plans de ce qui

deviendra une véritable œuvre d'art, il en confie l'exécution à ses amis Guy Roussille et Jacques Reumeau. Ces derniers, suivant les volontés du défunt, s'appliquent à modeler symboliquement la forme d'un jardin parsemé de tesselles multicolores (fig. 5), comme un message d'espoir adressé au visiteur.

Si d'autres tombes d'artistes comme celles de Jean-Baptiste Messenger, témoin précieux des grands bouleversements urbains que connaît Laval au 19^e siècle, ou de Pierre-César Ferret, fondateur d'une école communale des beaux-arts en 1862, demeurent muettes au regard du badaud, il n'en est pas de même pour celle de Thomas Naudet. Cette ancienne grande figure de l'instruction publique, décédée à Laval, a fait graver sur sa stèle des vers de sa composition. « Ainsi que le soleil éclaire et vivifie, progrès répands à flots la lumière et la vie. Marche en nous emportant sur tes ailes de feu. Oh oui d'un sort meilleur nos fils seront témoins. Des écoles de plus font des prisons de moins. En avant, en avant » peut-on lire sur le monument élevé grâce à une souscription publique en 1888.

Aux côtés des artistes, les militaires forment la caste la plus représentée au sein du cimetière de Vaufléury. À l'imposant monument conçu par Ridel sur la fosse commune accueillant les restes des soldats français tombés lors du combat de Saint-Melaine en janvier 1871 (fig. 6), répond le strict ordonnancement des carrés militaires des victimes des deux guerres mondiales. Vaufléury accueille également quelques tombes de ressortissants étrangers, comme l'équipage d'un bombardier britannique abattu près de Laval le 10 juin 1944.



Fig. 6 - Monument aux morts de la guerre de 1870.

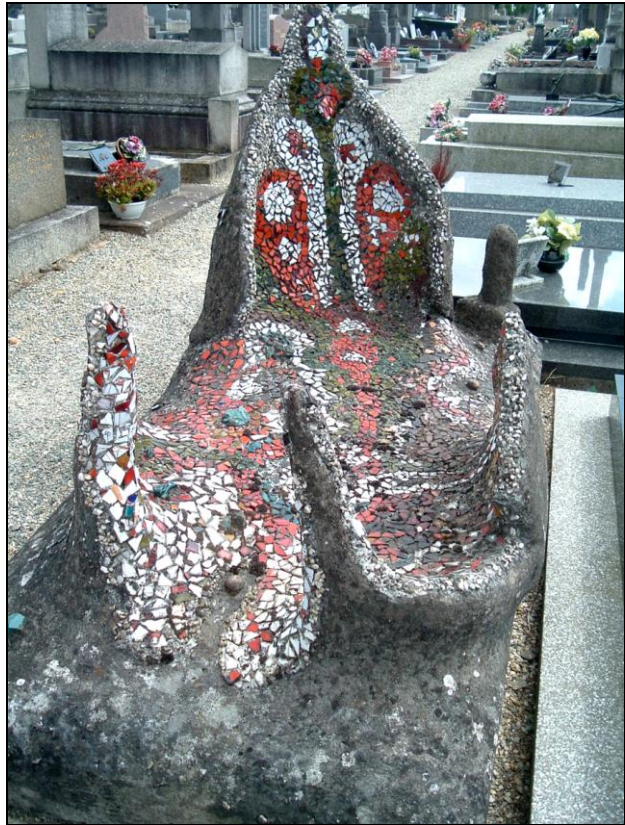


Fig. 5 - Tombeau de Jean-Pierre Bouvet, premier conservateur du musée d'art naïf.

Mais la modestie de ces tombeaux anonymes n'égale en rien la mise en œuvre du monument funéraire rappelant la mémoire de Félix Grat. Installée le long de l'allée centrale, la sépulture de cet ancien député de la Mayenne mort au champ d'honneur le 13 mai 1940 s'orne d'un médaillon de bronze représentant les traits du défunt. Il y est par ailleurs rappelé sa qualité d'historien et de membre éminent de l'École française de Rome. Plus loin dans le cimetière, la dernière demeure de Couanier de Launay, autre érudit local, achève de se patiner sous la mousse qui s'y est déposée au fil des ans, gommant ainsi progressivement le souvenir de celui qui contribua aux premières recherches ayant pour objet l'histoire de la Mayenne.

Cependant, malgré la renommée de leurs occupants, toutes ces tombes n'attirent pas nécessairement la dévotion du plus grand nombre. En effet, paradoxalement, la sépulture la plus visitée du cimetière demeure aujourd'hui celle d'un jésuite mort en 1833. Installée à l'ombre de



Fig. 7 - Sépulture du père Coince.



Fig. 8 - Pleureuse en fonte ornant le caveau de la famille Trillon.

la chapelle de l'évêché, le modeste tombeau du père Coince tend à disparaître sous un amas disparate d'ex-voto à la nature parfois surprenante (fig. 7). Outre les traditionnels chapelets ou plaques de marbre gravées, il est possible d'y découvrir des chaussures ou des vêtements d'enfants ! Ce sont là les preuves matérielles d'un culte populaire qui s'est développé spontanément autour de la dépouille d'un personnage ayant acquis, aux yeux de la population locale, une réputation de saint. Le lieu de son inhumation s'est dès lors paré de vertus miraculeuses au point d'en faire une alternative aux carences de la pédiatrie. À l'aube du 21^e siècle, malgré les progrès réalisés par la médecine, cette tradition reste encore bien vivace. Elle vient par ailleurs souligner l'intérêt du public porté à un monument funéraire ayant fait l'objet d'un transfert de l'ancien cimetière de la Guettière jusqu'à Vaufleury, privilège accordé à d'autres tombeaux figurant parfois parmi les plus belles réalisations artistiques du site.

Vaufleury, temple des arts funéraires

Si les monuments érigés à des dates récentes répondent bien souvent à des modèles stéréotypés, il n'en est pas de même pour les tombeaux plus anciens qui témoignent de la vitalité de l'art funéraire au 19^e siècle. S'inspirant du courant historicisant lié à l'essor de la culture romantique à partir des années 1830, les productions monumentales destinées à coloniser l'espace des cimetières adoptent le plus souvent des formes multiples et hétérogènes. Parmi ce foisonnement artistique, deux courants principaux vont rapidement s'imposer, l'un hérité des traditions antiques et l'autre de la redécouverte du Moyen Âge. De par son importance, Vaufleury subira l'influence des deux mouvements.



Fig. 9 - Colonnes et urnes cinéraires marquant l'emplacement de la sépulture de la famille Souchu-Servinière.

La figure profane de la femme au chagrin, que l'on apparente volontiers aux pleureuses qui accompagnaient les cortèges funèbres dans l'Antiquité, apparaît couramment sur la pierre des tombeaux érigés à la fin du 19^e siècle. Si celle ornant la stèle funéraire de Ridel en est un bel exemple, celui le plus abouti est sans conteste la sculpture reposant sur le socle du caveau de la famille Trillon (fig. 8). Sa mise en œuvre en fonte lui donne une lisibilité supplémentaire dont ne disposent pas nécessairement d'autres monuments aux formes

originales. Appuyées contre le mur est de l'enceinte du cimetière, les sept colonnes marquant les sépultures des membres de la famille Souchu-Servinière ne manquent pourtant pas d'intérêt. Rendant hommage à cette dynastie de médecins lavallois ayant œuvré pour l'hygiène publique, elles sont surmontées par une série d'urnes cinéraires faisant référence à la pratique antique de la crémation (fig. 9). L'héritage romain se retrouve également dans l'édification de petits mausolées adoptant la forme de sarcophages en pierre, dont l'un vient curieusement coiffer la toiture d'une chapelle érigée le long de l'allée centrale.

Ce dernier espace s'impose d'ailleurs aux yeux des visiteurs comme une enfilade monumentale dotée de remarquables constructions aux styles architecturaux des plus éclectiques. Étroitement liée au souhait de perpétuer un culte à la mémoire des morts dans des conditions plus intimes, l'élévation de chapelles funéraires s'inscrit également dans une volonté d'ancrer solidement et de manière significative la position sociale privilégiée de certaines grandes familles. Celles-ci rivalisent de moyens et d'imagination en commandant la réalisation de chapelles adoptant volontiers le style néo-gothique alors très en vogue à la fin du 19^e siècle. À ce titre, le monument couvrant le



Fig. 12 - Buste de Marcel Borgnis.



Fig. 10 - Chapelle funéraire de la famille Arché.



Fig. 11 - Détail de la corniche de la chapelle de la famille Arché figurant un animal fantastique.

caveau de la famille Arché constitue à lui seul la synthèse la plus accomplie de ce courant artistique (fig. 10). S'inspirant directement de la mise en œuvre des grandes cathédrales du Moyen Âge, il se distingue par son toit à deux pans en cuivre que le temps achève de patiner d'une couleur émeraude. Le clos de la chapelle est mis en œuvre en pierre de taille de calcaire et reçoit un riche décor sculpté, œuvre de Mézière. Des colonnes engagées aux chapiteaux à décor végétal rythment la façade et les angles du bâtiment, tandis que la corniche s'anime d'éléments sculptés faisant office de consoles aux formes animales et anthropomorphes (fig. 11).

La représentation figée dans la pierre de l'image des défunts demeure par ailleurs assez rare dans les allées du cimetière de Vaufleury. Si l'on excepte le buste de Marcel Borgnis, paradant en tenue d'officier décoré de la légion d'honneur (fig. 12), seul le monument recouvrant la sépulture des membres de la famille Batard adopte la forme originale d'un gisant d'une grande qualité. Sur une dalle légèrement inclinée repose une sculpture de marbre blanc épousant les traits d'un enfant semblant dormir sur un matelas drapé (fig. 13). Il s'agit de l'image finement ciselée de Paul-Marie Batard, décédé en 1881 à l'âge de six ans, et dont la mère a fait graver sur le socle de la croix dominant le tombeau une épitaphe des plus émouvantes. « Je crois à ton bonheur, ô mon beau lis sans tâche. Tu refleuris là-haut près du verbe éternel. Je voudrais déchirer le voile qui le cache et mon cœur au tien donne rendez-vous dans le ciel » clament ces quelques vers résonnant comme le plus bel hommage rendu en ce lieu de mémoire que demeure aujourd'hui le cimetière de Vaufleury.



Fig. 13 - Gisant en marbre blanc de Paul-Marie Batard.

Sources

Archives départementales de la Mayenne : E 96, O 571-572, 191 J 5 fonds Desille.
Inventaire du cimetière Vaufleury réalisé en 1998 par Dominique Éraud et Philippe Bohuon.

Réédition d'un article paru dans *La Mayenne, Archéologie, Histoire*, t. 30, 2007.